

Le Grand Serre (Drôme).

15 septembre 1909.

74



Ma chère marquise,

Je ne méritais pas votre billet si aimable. Depuis des jours et depuis des semaines je devais vous écrire, je le voulais, je me le promettais, et je ne vous écrivais pas. C'est une étrange maladie qui s'aggrave chez moi avec l'âge : j'écris sans aucun retard les lettres d'affaires ; et quant aux autres, je les renvoie toujours au lendemain, et plus je les retarde, plus j'en suis honteux et malheureux.. Et quant enfin je prends la plume, c'est un soulagement, une joie, et je ne sais plus finir : vous allez l'éprouver, je le crains.

Je
Votre mot ne me dit rien de votre
santé. Je suppose que vous avez passé
quelques jours à St Pierre des Chartreux et
que vous y avez eu assez beau temps pour
vous y plaire; que vous n'avez ressenti au-
cune misère rhumatismale ou autre. Nous, nous
n'avons pas bougé de notre coin du Grand
Terre; tous en bonne santé; mais mes vacances
ont été ce qu'elles devaient être: j'ai été une
fois à la pêche aux écrevisses, et c'a été ma
seule journée de débauche. Le reste du temps,
j'ai préparé mes leçons d'Amérique. ^{Des} leçons d'uni-
versité, (et non ^{des} conférences d'apparat et d'après
ment), destinées aux seuls étudiants en philoso-
phie romane, c'est ~~ce~~ que l'on me demande
fort heureusement pour moi. Je suis appelé par

Cinq Universités : Harvard (Boston) ⁷⁵ 6 leçons du 11 au 22 octobre

Yale (New-Haven) 4 leçons, du 25 au 30 octobre

Columbia (New-York) 6 leçons, du 1^{er} au 12 novembre

Johns Hopkins (Baltimore) 6 leçons du 15 au 26 novembre

Chicago, 5 leçons, du 29 novembre au 10 déc.

Total : 27 leçons ! On me laisse la liberté de répéter les mêmes leçons devant des publics différents ; mais par coquetterie je n'abuserai pas de cette liberté et je leur apporte vingt-sept leçons différentes : vous pensez s'il m'a fallu travailler pour être prêt, mais j'ai travaillé avec joie, parce que ces leçons porteront toutes sur mon "Dada" des légendes épiques : ce que j'apporte aux Yankees, c'est en réalité mon 3^e volume des légendes épiques et le commencement du 4^e. Ce troisième volume, qui (vous le rappelez-vous ?) vous est dédié, est maintenant achevé et mis au point,

Sauf quelques détails, qui seront pour mon
retour. A mon retour, mes leçons du Collège de
France seront l'ébauche du 4^e et dernier volume,
me, que je voudrais faire paraître presque en même
me temps que le 3^e, pour en finir et pour ne
pas être encombré par les polémiques de détail.

Je pars du Grand Serre dans une semaine,
le 22. En effet, M. Levasseur a tenu
à ce que je représente le Collège à une solennité
universitaire qui aura lieu à Harvard le 6^e et 7^e
7 octobre. Je serai donc le 23 et le 24 à Paris
pour régler quelques petites affaires, et je m'em-
barquerai le 25 au Havre sur la "Touraine", tout
comme Pantagruel. Ce voyage en mer est la
plus grande joie que je me promette de cette é-
quipée; j'adore la mer, et plus elle est grande



76

2

plus touchés de ce que vous avez mis à son intention sur votre billet. Oui, elle sera tracassée en mon absence, car elle se tourmente facilement. Mais elle s'est résignée, comme elle devait, à ce départ: ce voyage, c'est ma vie de travail enfin affranchie des soucis matériels qui parfois la compromettaient, car je reviendrai de là-bas "tout cousu d'or"! J'ai reçu des professeurs des cinq universités qui m'appellent des lettres très aimables et bienvenues, et j'ai tout lieu de croire que je trouverai partout un bon accueil: mes leçons s'y décernent, je le sais bien; mais j'aurais fait de mon mieux.

Le commencement de mon séjour au Grand Serre a été encombré par une correspondance sans fin avec Paul Meyer. Je lui ai

Demandé très énergiquement d'accueillir dans la Romania ma protestation contre la petite vilénie du "vilain". J'en ai profité pour vider tout mon sac avec lui de griefs contre lui-même, lui représentant qu'il m'était indifférent d'être injurié par M. Longnon, mais non pas de l'être par la Romania, et M. Paul Meyer, en étant le directeur. Je lui ai reproché tout ce que j'avais à lui reprocher, sans aucune réticence, persuadé que j'allais me brouiller tout à fait avec lui et préférant cela. Je dois dire qu'il a au contraire été très bien à mon égard en ses réponses. L'affaire se termine par une cote mal taillée, en ce sens qu'il publiera dans la Romania ces jours-ci une note, signée de lui et dont nous avons arrêté ensemble les termes, note où il nous renvoie dos à dos, Longnon et moi, sans prendre parti, mais d'où il résulte du moins qu'il avait laissé passer sans y prendre garde l'accusation du vilain, qu'à aucun moment il

ne l'a prise à son compte, et qu'il n'accueillera plus sa prose à l'avenir. (Ce qui m'importe plus encore, c'est qu'il m'a écrit sur longuon des choses sévères; et des choses aimables, sinon amicales, à mon adresse. Tout est bien qui finit bien... jusqu'à la nouvelle alerte.

Il faut que je vous mette au courant de diverses choses, bonnes et utiles je crois, que j'ai pu faire cette année grâce à votre donation à ma chaire. 1^o) J'ai donné 500 francs à un jeune Hollandais, M. De Boer, pour subventionner son édition d'un poème de Chrétiens de Troyes, Philomène. Il faut encourager, je crois, ces jeunes gens qui viennent travailler chez nous, et M. de Boer, aujourd'hui professeur à Groningue, a étudié trois ans à Paris. Par malheur, par suite d'un malentendu, il n'a eu connaissance de cette subvention qu'après que son

avertissement était tiré, en sorte qu'il n'a pu
y introduire la formule de remerciement qui con-
venait; mais il est convenu entre lui et moi qu'il
la mettra en tête d'une autre édition d'un vieux
texte français qu'il imprime en ce moment. - 2°
J'ai donné 700^{fr} de votre part à un de mes
meilleurs élèves, Français celui-ci, M. A. Terracher,
aujourd'hui lecteur à l'Université d'Upsal, pour aider
à la publication d'un livre, qui l'a obligé à aller
copier des manuscrits à Berne, à Milan, à Londres.
C'est une édition (excellente) d'une chanson de geste
du XII^e siècle, La Chevalerie Vivien, qui vient de
paraître chez Champignon. Il dit dans son avant-pro-
pos: « La généreuse donation faite au Collège de
France par M^{me} la Marquise Arconati Visconti,
en mémoire de son père Alphonse Peyrat, m'a aidé
à couvrir, pour la plus large part, les frais d'im-
pression de ce volume. » Vous seriez bien bonne, ~~et~~



Si possible ne vous convient pas dans cette
forme, je me le dire franchement, pour qu'à
l'avenir, dans les cas analogues, on fasse comme
vous l'aimez le mieux. M. Terracher m'a envoyé
un exemplaire de son livre sur grand papier, en me
chargeant de vous en faire hommage; malheureuse-
ment cet exemplaire est resté chez mon concierge, à
Paris, et je ne pourrai vous l'offrir qu'à mon retour
d'Amérique. — 3^o) J'ai pu ^{aussi} surtout, et c'est de cela
surtout que je suis content, mener à bien, grâce à
votre argent, l'affaire dont je vous avais parlé; celle
de ce jeune savant alsacien, M. Beck. Je
vous rappelle, sans doute: ce jeune homme a copié toutes
les mélodies des troubadours et des trouvères, et
a trouvé le premier le moyen de les interpréter et de
les transcrire en notation moderne. L'Académie de
Berlin lui offrait de publier cet ouvrage à ses frais:
j'ai vu la lettre officielle où elle le lui offrait. Cela lui
faisait gros cœur, parce qu'il a été élevé à Paris, à
l'École Alsacienne, et parce qu'il voudrait redevenir

Français. J'ai vu à cet effet Roujon, M. Liard,
M. Bayet. Tous trois m'ont dit qu'ils pourraient
obtenir à M. Beck des subventions ministérielles ou des
prix de l'Institut, mais seulement après la publication
de son ouvrage, et sans qu'ils pussent à l'avance per-
mettre que ces subventions et prix fussent suffisantes
pour couvrir les frais d'impression (4 à 5000 francs).
Alors, persuadé que ce Beck est un garçon d'avenir,
et que la France n'a pas trop de bons érudits, j'ai fait
avec lui l'arrangement que voici : je lui ai donné à titre
d'avance 1500 francs; je paierai le reste du prix de son
ouvrage, quand il m'en remettra le premier exemplaire,
imprimé chez un éditeur français et publié en langue
française. De son côté, M. Beck remboursera au fonds
Peyrat les sommes qui pourraient lui venir soit de
subventions ministérielles, soit de prix de l'Institut,
jusqu'à concurrence de 4.000 francs. Mon homme,
tout heureux, est en train de se faire naturaliser
français et de faire imprimer son livre en France. Ainsi,
comme les Jésuites savent de "petits Chinois", vous
venez de sauver, ma chère marquise, un petit Alsacien,
et, je crois, un ~~bon~~ ^{très} savant de bonne race.

Je retourne à mes leçons d'Amérique. Je

vous écrirai de là-bas, sans ⁷⁹faute. Je me
permets de vous donner mon adresse aux États-
Unis, bien que je ne mérite pas, pareilleux comme je
suis, que vous m'écriviez: « M. J. Bédier, aux soins de
la Fédération de l'Alliance française, 1402, Broad-
way, New-York City. » Je vous ⁵souhaite bonne
santé et bonheur, à vous et à tout le petit cercle
de vos amis. Si M. du Seigneur est prêt de vous
en ce moment, je vous prie de lui transmettre mes
meilleurs souvenirs. Ma femme se joint à moi,
ma chère marquise, pour vous offrir nos hommages
très respectueux et très affectueux.

Joseph Bédier.

